Paris. Opéra Bastille. Le 28 novembre 2010. Hindemith: Mathis le peintre (Mathis der Maler, 1938). Matthias Goerne (Mathis)… Christoph Eschenbach, direction. Olivier Py, mise en scène

Rares voire exceptionnels les opéras qui interrogent le statut de l'artiste. Certes avant Hindemith, il y eut Wagner qui dans *Les Maîtres Chanteurs*, met en scène une corporation d'artistes, y célèbre les vertus de l'art éternel, tout en critiquant les plus conservateurs. Or Paul Hindemith, allemand de souche, inquiété par les nazis et interdit par le régime hitlérien (dès 1933), va plus loin. En rendant hommage à l'oeuvre du peintre de la Renaissance Mathias Grünewald (d'où le titre de son opéra, *Mathis le peintre, Mathis der maler)*, le compositeur prend acte du contexte politique auquel il a été confronté: il imagine un opéra historique qui se déroulant à Mayence au XVIè, aborde directement le rôle de l'artiste dans la société, face aux événements de l'actualité. Surtout Hindemith définit ce que doit être une oeuvre en phase avec son époque.

Mis à l'index par Goebbels (mais défendu par le chef Furtwängler qui créa avant l'opéra, la suite symphonique extraite de la partition lyrique en chantier), **Paul Hindemith** répond même très précisément aux attaques dont il est l'objet, dans la rédaction du livret qui est de sa main. Contre la critique de Goebbels qui dénonçait une musique « *sans résonance dans le peuple* », le compositeur prend soin d'énoncer très clairement les principes de l'art qu'il défend: un art certes porté par un don reçu de Dieu mais qui ne peut

prendre son juste envol s'il n'est directement relié aux hommes de son temps grâce à son essence *populaire.* Ainsi Hindemith fait-il dire à ses deux personnages clés, Mathis et Schwalb (final de la scène 2 du premier tableau: « *Ce qui en toi sous forme d'actes doit s'épanouir, ne pousse dans le soleil de Dieu que si tes racines nourricières plongent loin dans la terre profonde de ton peuple* ». Art divin, art populaire: telles sont les deux facettes d'une vocation digne de ce nom. Deux champs de réalisation que Mathis expérimente au cours de l'opéra. Et qu'il sait même concilier au terme des 7 tableaux.

L'artiste et le peuple

Dès le début, un personnage titille le peintre et excite ses doutes et ses interrogations: c'est Schwalb, le chef de la révolte paysanne qui demande à Mathia: « *créer et former, est-ce assez? N'es-tu pas plein de ton seul intérêt?* »... Il ne s'agit plus d'être ce peintre égoïste, favorisé par le Cardinal, qui a peint pour l'enchantement de l'élite quitte à s'isoler du monde… Mathis a aussi sa place à prendre dans le fracas d'un monde à feu et à sang, dévasté par les guerres de religion et aussi la lutte des plus miséreux contre l'enrichissement des plus puissants. Schwalb épingle le narcissime préservé du créateur, hors du monde.
L'ouvrage fait donc le portrait d'un artiste qui se découvre une conscience. Déterminé et même violent, il devient ce défenseur des victimes qu'elles soient simples paysans (Schwalb et sa fille Regina) ou… aristocrate (la princesse Helfenstein). Contre la barbarie et la violence, cet humaniste pacifiste cherche à donner un sens à sa vie, lui dont le bras et la main sont paralysés par la souffrance et les crimes. Homme de compassion, Mathis ne peint jamais pendant l'opéra: il est conduit par cette nécessité d'agir concrètement, aux côtés du peuple qui souffre.
Mais dans sa forme, l'opéra d'Hindemith n'est pas sans déconcerter: longueur des tableaux parfois redondants, absence

de mélodies, pas de duos amoureux nettement établi et structurant les confrontations… mais une peinture musicale qui sait (souvent habilement d'ailleurs) convoquer la foule et le peuple (paysans, partisans de Luther contre ceux de Rome pour le tableau de la Cour de l'archevêque Mayence). La scène fourmille de personnages comme les retables allemands du XVIè siècle.

En définitive, voici une partition qui s'impose davantage comme un oratorio qu'un drame prenant par son action scénique. Hindemith n'évite pas l'exposition de ses propres conceptions, souvent d'une manière plus déclamée et statique que réellement dramatique. Mathis incarne les interrogations d'une âme insatisfaite, saisie par la cruauté du monde dont les tumultes et les spasmes barbares frappent à la vitre de son atelier (d'où cette immense frondaison argentée et mouvante au fond de la scène). Face à lui, le Cardinal qui comprend son art; l'amoureuse Ursula (émouvante **Melanie Diener**) dont l'amour ne répond plus à sa soif de sens. Il y aurait peut-être Regina la jeune fille de Schwalb, qui le suit pendant son errance dans la forêt et ses visions mystiques… Mais face à son destin, Mathis reste seul. En proie à ses visions, il reçoit finalement son salut comme peintre par la voix du cardinal Albrecht converti, figure de Paul, dans le tableau 6: si Dieu l'a doté d'un tel talent, il devait prendre soin de le pratiquer; mais, d'une autre façon, ses expériences parmi ses contemporains ont aussi enrichi son métier. Au terme de sa carrière, art et vie sont donc réconciliés. D'où le renoncement final de l'homme qui a accompli son chemin et qui un à un, se détache des liens qui le reliaient au monde et aux hommes (dont en particulier le ruban rose qui le rapproche des femmes, Ursula et Regina).

Mathis/Hindemith dans la tourmente de l'histoire

Scéniquement, la production de l'Opéra Bastille réalise une magnifique entrée au répertoire de l'ouvrage créé à Zürich en

1938: de surcroît dans la vision d'**Olivier Py**, dont on a pu récemment louer la sublime mise en scène de Tristan und Isolde de Wagner à Angers Nantes Opéra (mai et juin 2009). Les partisans de l'homme de théâtre retrouve les éléments désormais familiers de ses scénographies en noir et blanc: lit métallique, néons aux lueurs blafardes, machineries colossales et plateaux mobiles, milice et bergers allemands… Pourtant il y a un vrai travail plastique et chromatique (de la couleur chez Py!) dans l'architecture du décor dynamique, en particulier sur les arabesques de l'immense chasse gothique contenant les reliques de Saint-Martin rapportées par l'archevêque Albrecht au début de l'opéra: découpes et arcatures dorées et leurs boulons accrochant la lumière rappellent ici l'âge noir des guerres de religion au XVIè; les arcatures démultipliées divisent et structurent tout l'espace scénique… c'est aussi une évocation (trop sommaire à notre goût) des tableaux de Grünewald dont Olivier Py recompose très allusivement les figures des retables. Les amateurs du peintres en seront pour leurs frais: aucune citation visuelle des retables du Maître, ni de ses formidables créations entre poésie, mysticisme et fantastique. Seules des silhouettes minuscules mi hommes mi bêtes expriment dans les visions de la forêt d'Odenwald, l'action des tentateurs auxquels le peintre perdu dans le monde, sait résister.

De même au début dès le tableau 1, sur un plateau de théâtre, des comédiens semblent prendre la pose des silhouettes peintes par l'artiste légendaire. Poétique aussi, cet ange aux ailes rouges et torse nu qui indique grâce à un miroir qui réfléchit la lumière, à la fin du premier tableau, ce monde des hommes réels que Mathis va apprendre à connaître. Le spectacle renforce l'éclat solitaire des tempéraments, tous maltraités par la violence d'une époque criminelle: à l'angoisse de Mathis (dont Py fait même un suicidaire à la fin du tableau IV), répond l'ivresse ardente d'Ursula (finalement rejetée par le peintre et qui finit manipulée par les dévots radicaux comme séductrice opérant sur l'archevêque Albrecht,

sa conversion au luthéranisme); le Schwalb du ténor **Michael Weinius** montre toute l'énergie héroïque d'un champion contre l'injustice (relief du verbe, musicalité parfaite), et lui aussi évacué (assassiné) pendant la révolte des paysans contre l'armée du sénéchal…
Dans le rôle-titre, **Matthias Goerne** apporte son timbre puissant aux couleurs de miel, tout engagé par les visions et l'idéalisme concret d'un peintre exemplaire; dommage cependant que le baryton aborde le rôle de la même façon, teintes et camaïeux monolithiques et toujours prévisibles, mais trouvant le ton juste pour son renoncement ultime.
En revanche, le personnage du cardinal, pourtant lui aussi, dévasté et métamorphosé par l'action, est bâclé et réduit par le chant sans intelligence (et d'une vaillance systématique hors sujet) du ténor Scott Macallister: il s'agit pourtant dans la conception d'Hindemith d'un personnage capital qui n'est pas sans « doubler » la vocation et l'évolution du peintre: jeune âme encore indécise et qui pourtant sait en cours d'action, renier Rome, se convertir, refuser la main d'Ursula, et finir auprès des plus miséreux; l'amateur d'art finit en serviteur du peuple. Quelle métaphore!
L'Orchestre maison est somptueux, d'une finesse et d'une urgence délectables, et le chef sait conduire la tension sans baisse de tonus. Du grand art.

Malgré sa longueur (pas moins de 7 tableaux, deux entractes et près de 3 heures et 20 minute de musique), la production de *Mathis le peintre* est une expérience visuelle et musicale passionnante. Si l'ouvrage du point de vue du compositeur a des prétentions historiques et donc philosophiques, il contient aussi les ferments intimes d'une vie meurtrie par son époque. Mathis c'est évidemment Hindemith, proie de calomnies et d'une haine sans fondement au coeur de l'ouragan.
Après *Cardillac* (autre production nouvelle à l'Opéra national de Paris et portée par l'ancien directeur Gérard Mortier), ce *Mathis der maler* indique un regain d'intérêt tout au moins à Paris pour le compositeur détesté des nazis. Sur les traces de

Furtwängler, on ne peut qu'être séduit par la très haute valeur morale et spirituelle du livret et de la partition. Voici donc une nouvelle production à porter au crédit de Nicolas Joel, heureux accomplissement qui en annonce un autre prochain probable, **Francesca da Rimini de Riccardo Zandonai (1914)**, à l'affiche de l'Opéra Bastille, à partir du 31 janvier 2011, autre ouvrage qui fait aussi son entrée au répertoire de l'auguste maison parisienne.
Production à découvrir **jusqu'au 6 décembre 2010**. Encore 3 dates: les 1er, 3 et 6 décembre 2010.

Paris. Opéra Bastille, le 28 novembre 2010. **Paul Hindemith (1895-1963): Mathis le peintre, Mathis der maler**, opéra en sept tableaux, 1938. Nouvelle production. Matthias Goerne (Mathis), Michael Weinius (Hans Schhwalb), Melanie Diener (Ursula), Martina Welschanbach (Regine), … Orchestre et choeur de l'Opéra national de Paris. Christophe Eschenbach, direction. Oliver Py, mise en scène.

Diffusion sur **France Musique, le samedi 11 décembre 2010 à 19h**